

Alfred de Musset : lecture linéaire « Tristesse ». *Poésie nouvelles*, 1850

→ S'interroger sur la vision romantique de la mélancolie : « le mal du siècle »

J'ai perdu ma force et ma vie,

Et mes amis et ma gaieté ;

J'ai perdu jusqu'à la fierté

Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,

J'ai cru que c'était une amie ;

Quand je l'ai comprise et sentie,

J'en étais déjà dégoûté,

Et pourtant elle est éternelle,

Et ceux qui se sont passés d'elle

Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.

Le seul bien qui me reste au monde

Est d'avoir quelquefois pleuré.

Introduction :

1) amorce : rappel sur le « mal du siècle » propre aux Romantiques.

2) Présentation de l'extrait : Musset → incarnation du poète romantique. « Tristesse » : poème écrit parmi ses dernières œuvres. Le poète n'est plus à l'apogée de son œuvre, il est reclus dans son désespoir et connaît une véritable déchéance : alcool, drogue, liaisons nombreuses et sans lendemain. Ce poème est une de ces dernières pièces connues. Le sonnet apparaît donc comme un bilan de cette déchéance qu'il subit. Texte trouvé par hasard par un ami, écrit pendant une nuit d'insomnie et non destiné à la publication. Expression d'un thème récurrent dans la poésie française adapté à la situation personnelle du narrateur.

3) Problématique : Comment se développe la souffrance de l'artiste ?

Alfred de Musset (né à Paris le 11 décembre 1810 et mort également à Paris le 2 mai 1857) est un poète et un dramaturge français de la période romantique.

Lycéen brillant, Alfred de Musset abandonne vite ses études supérieures pour se consacrer à la littérature à partir de 1828-1829. Dès l'âge de 17 ans, il fréquente les poètes du Cénacle de Charles Nodier et publie en 1829, à 19 ans, *Contes d'Espagne et d'Italie*, son premier recueil poétique qui révèle son talent brillant. Il commence alors à mener une vie de « dandy débauché ». En décembre 1830, sa première comédie *La Nuit Vénitienne* est un échec accablant qui le fait renoncer à la scène pour longtemps. Il choisit dès lors de publier des pièces dans *La Revue des Deux Mondes* avant de les regrouper en volume sous le titre explicite *Un Spectacle dans un fauteuil*. Il publie ainsi une comédie, *À quoi rêvent les jeunes filles ?* en 1832, puis *Les Caprices de Marianne* en 1833. Il écrit ensuite son chef d'œuvre, un drame romantique, *Lorenzaccio* en 1834 (la pièce ne sera représentée qu'en 1896) après sa liaison houleuse avec George Sand et donne la même année *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*. Il publie parallèlement des poèmes tourmentés comme *la Nuit de Mai* et *la Nuit de Décembre* en 1835, puis *La Nuit d'août* (1836) *La Nuit d'octobre* (1837), et un roman autobiographique *La Confession d'un enfant du siècle* en 1836.

Dépressif et alcoolique, au delà de trente ans, il écrit de moins en moins : on peut cependant relever les poèmes *Tristesse*, *Une soirée perdue* (1840), *Souvenir* en 1845 et diverses nouvelles (*Histoire d'un merle blanc*, 1842). Il reçoit la Légion d'honneur en 1845 et est élu à l'Académie française en 1852. Sa santé se dégrade gravement avec son alcoolisme et Alfred de Musset meurt à 47 ans, le 2 mai 1857, à peu près oublié : il est enterré dans la discrétion au Cimetière du Père-Lachaise.

I] les regrets du poète face à la perte de son passé

1) La perte des éléments de la vie du poète

- poème élégiaque : omniprésence de la première personne du singulier sur les deux quatrains.

- Mise en valeur de la dépossession à laquelle est confronté le poète. Marquée par l'utilisation de l'anaphore « j' ai perdu » aux vers 1 et 3 ; énumération des éléments perdus v. 2 et 3 renforcée par l'utilisation de la conjonction de coordination « et ».

« Force », « gaieté », « fierté », « génie » sont surtout des substantifs qui caractérisent un état psychologique de l'être humain, ou correspondent à un état d'esprit.

« Force » est à interpréter en tant que volonté, courage de vivre.

Remarque : utilisation de la forme classique du sonnet mais en octosyllabes → signe de la perte de l'inspiration ?

→ Le poète est confronté à la perte d'une partie des éléments qui caractérisent sa vie.

B) La découverte de la Vérité

- opposition entre un passé révolu et illusoire « qui faisait croire » v. 4 (utilisation de l'imparfait) et la répétition du passé composé. (marque d'un passé qui a toujours une action dans le présent)

anaphore en « quand » sur le deuxième quatrain : mise en valeur de la naïveté passé du poète face à sa lucidité actuelle.

→ Le poète est conscient de sa déchéance présente mais n'idéalise pas non plus un passé dans lequel il lui semble avoir été naïf.

- cette naïveté est marquée par la répétition du verbe « croire » aux vers 4 et 6. Découverte de la notion de Vérité (allégorie) dont on ne sait pas exactement à quoi elle renvoie pour le poète. Cette connaissance de la vérité passe par les sentiments / sensations : « comprise et sentie » v. 7, « dégouté » v.8

Mais cette découverte est trop tardive pour le poète (qui n'a que 30 ans !) : « déjà » v. 8 → déchéance de l'artiste. (// vie de l'auteur)

Le poète propose une vision de l'artiste écoré, on ne sait trop par quoi. Sa mélancolie semble sans but et se coupe de sa création, il semble avoir en partie perdu l'inspiration.

II] La leçon tirée de l'expérience par le poète

- rupture quatrain / tercet : « Et pourtant » v.9 ; passage au présent de vérité générale

le « je » est délaissé au profit d'une généralisation « ceux qui » v. 10 à la connaissance douloureuse de la Vérité par le poète s'oppose le refus de la douloureuse des autres hommes « ignoré » v. 11

- mise en valeur de la Vérité ; qualités « éternelle », rapproché de Dieu ? (présent au vers 12)

Cet appel à la vérité et à la transcendance semble un peu obscur au lecteur. Espoir d'une transcendance possible ?

- la chute du poème

retour à la thématique des quatrains. Opposition entre tout ce qu'il a perdu et ce qu'il lui reste. Paradoxe : ses biens : la souffrance. Or, souffrance : source d'inspiration

// Nuit de Mai : « Les chants les plus désespérés sont les plus beaux » ; rappel de l'image du poète romantique : complaisance de l'artiste dans sa souffrance et dans sa douleur.

Alfred de Musset : lectures cursives

- « Tristesse », *Poésie nouvelles*, 1850

J'ai perdu ma force et ma vie,

Et mes amis et ma gaieté ;

J'ai perdu jusqu'à la fierté

Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,

J'ai cru que c'était une amie ;

Quand je l'ai comprise et sentie,

J'en étais déjà dégoûté,

Et pourtant elle est éternelle,

Et ceux qui se sont passés d'elle

Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.

Le seul bien qui me reste au monde

Est d'avoir quelquefois pleuré.

- *La Confession d'un enfant du siècle*, (1836) (I, ch.1 et 2)

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ; car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif. (...)

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes ... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.... (...)

Un sentiment de malaise inexprimable commença alors à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras.

« La nuit de Mai », *Poésie nouvelles*, 1850.

[...] LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
 Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
 Dont je me sens épouvanté ?
 Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
 Pourquoi ma lampe à demi morte
 M'éblouit-elle de clarté ?
 Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
 Qui vient ? qui m'appelle ? - Personne.
 Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
 Ô solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
 Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
 Mon sein est inquiet ; la volupté l'opprime,
 Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
 Ô paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
 Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
 Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
 Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras
 ?
 Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
 Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
 Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
 J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
 Ô ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
 Ô ma fleur ! ô mon immortelle !
 Seul être pudique et fidèle
 Où vive encor l'amour de moi !
 Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
 C'est toi, ma maîtresse et ma soeur !
 Et je sens, dans la nuit profonde,
 De ta robe d'or qui m'inonde
 Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
 Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire

Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
 Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur
 terre,
 Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
 Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes
 pensées,
 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
 Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu,
 Éveillons au hasard les échos de ta vie,
 Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
 Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
 Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;
 Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.

[...] LE POÈTE

S'il ne te faut, ma soeur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie
 Et qu'une larme de mes yeux,
 Je te les donnerai sans peine ;
 De nos amours qu'il te souviennne,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur,
 Hélas ! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence
 Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent
 d'automne,
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
 Ô poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
 Mais, pour en être atteint, ne crois pas,
 Ô poète, Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont **les chants** les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.